

Le « Je » dans la poésie baroque

Alain FRAPPAZ
Thomas SÄHN

■ Une libération du sentiment personnel

Nous¹ avons choisi de développer un des aspects de la poésie baroque qui nous a semblé particulièrement intéressant : l'expression enfin libérée (et avec quel enthousiasme !) du sentiment personnel dans la poésie française.

Le passage d'un « Je » plutôt impersonnel au Moyen Age à un « Je » polymorphe et protéiforme dans la poésie baroque se justifie notamment par l'évolution du statut de l'auteur depuis le 16^{ème} siècle. Un bon exemple de ce changement de statut est la question « de [...] lire ou [...] entendre »² la poésie, donc de savoir s'il faut lire les poèmes rédigés à cette époque à haute voix, devant un public ou s'il faut les lire pour soi-même. Cette question largement débattue au 16^{ème} siècle débouche finalement sur la recommandation de lire en présence d'un public en donnant désormais « l'impression au lecteur que le poète est en train de lui parler »³. L'auteur lui-même, commence ainsi à jouer un rôle particulier dans sa propre œuvre et se manifeste par un « Je » qui n'est plus seulement celui du narrateur, mais manifeste aussi sa propre prise de conscience du fait qu'il est auteur.

Sur les quarante-huit poèmes de notre anthologie, près des deux tiers prennent la parole à la première personne, comme en attestent pronoms personnels ou possessifs.

D'après Robert Kopp⁴

« [...] les sentiments personnels [font] éclater le carcan des conventions. Les romantiques ne s'y sont pas trompés, qui les premiers ont redécouvert ceux que Gautier appelait les grotesques : « c'est à l'âge baroque que le poète commence à dire « je ». »

Ce « Je » qui bouleverse les règles tacites du genre sera bientôt ostracisé par les classiques comme une forme d'exhibition « inconvenante ». « Le

¹ Contrairement à l'usage établi, nous avons choisi de prolonger le « Je » des poètes de cette section, par un « Nous » symbole de notre responsabilité d'auteurs.

² CHAUVÉAU Jean-Pierre, GROS Gérard, MÉNAGER Daniel, *Anthologie de la poésie française*, Paris : Gallimard, 2000. Bibliothèque de la Pléiade . p. 453

³ CHAUVÉAU Jean-Pierre, GROS Gérard, MÉNAGER Daniel, *ibid.* p. 455

⁴ KOPP, Robert. 4^{ème} de couverture de NIDERST Alain. *La poésie à l'âge baroque (1598-1660)* Paris 2005. Laffont (collection Bouquins). 877 p.

« Moi » est haïssable » dira Pascal. Baroques et romantiques se rejoignent donc ainsi, « encerclant » le Grand Siècle classique de cette véritable obsession du « Moi ».

« Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi. » Rousseau (« classé » comme préromantique), préface des *Confessions* (1782).

« Je suis le premier qui ai fait descendre la poésie du Parnasse et qui ai donné à ce qu'on nommait la muse, au lieu d'une lyre à sept cordes de convention, les fibres même du cœur de l'homme [...]. » Lamartine, préface des *Méditations* (1849).

■ Les visages du « Je » dans la poésie baroque.

Le « Je » se réalise manifestement dans les textes choisis, sous l'aspect polymorphe et protéiforme déjà évoqué. Rien de commun en effet, entre le « Je » du narrateur, instance du « Je » implicite ou explicite qui produit le récit, et le « Je » de l'acteur qui met directement en scène sa transe amoureuse ou son angoisse mystique existentielle.

Nous avons baptisé « Témoignages » le résultat du premier, et réparti entre « Elégies amoureuses » et « Lamentations funèbres » la production de l'autre.

« Le “Je” du narrateur »

Le « Je » du narrateur et le thème du « Témoignage » qui lui est attaché sont remarquablement illustrés par les extraits des *Tragiques* de Théodore Agrippa d'Aubigné (1551-1630). Ils portent la marque indélébile de la personnalité et de la vie de ce grand poète qui s'était engagé dès seize ans dans les troupes huguenotes et avait souffert dans sa chair des conflits fratricides entre protestants et catholiques.

Le « Je » apparaît quatre fois dans l'extrait 2 (37 vers). Mais il l'irrigue tout entier par sa vision directe des horreurs des guerres de religion, dans une mise en scène particulièrement macabre⁵. D'Aubigné spectateur des choses de son temps se souvient... « J'ai vu le Reistre noir... »

⁵ Cf. Annexe

« Le “Je” de l’acteur »

Le « Je » de l’acteur s’exprime au travers des deux schémas principaux suivants :

■ « Élégies amoureuses »

Les « Élégies amoureuses » sont pleines de tendres émois, de larmes et de maîtresses cruelles pourtant adorées du poète.⁶ Elles sont en tout cas complètement imprégnées des sentiments de leur auteur (la moitié et jusqu’à la totalité des vers d’un poème peuvent déployer le « Je », le « Moi », ou le « Mon »). Nous avons retenu en exemple *Un Phénix* de Siméon-Guillaume de la Roque (vers 1551-1611), et *Je meurs, ô doux baiser* de Christofle de Beaujeu (deuxième moitié du XVIème siècle).

Ligueur ami de Malherbe et influencé par Ronsard, De La Roque nous plonge dans un univers amoureux qui ne serait que convention littéraire sans cette identification à l’oiseau mythique en perpétuel devenir. Il passe ainsi du désir de mort à la soif de vie, dans un univers qui n’est qu’inconstance.

Quant à Christofle de Beaujeu, si ses références antiques l’emmènent plus volontiers au séjour des morts, entre Styx et Achéron, son style mêle avec bonheur sensualité parfois plus explicite que d’ordinaire et métaphores traditionnelles. Cela contraste avec le style habituel plutôt obscur de cet homme de guerre originaire, semble-t-il, du Beaujolais.

■ « Lamentations funèbres ».

Notre dernier paradigme sera celui des « Lamentations funèbres ». Le *Tout s’enfle contre moi* de Jean de Sponde résonne comme une invocation mystique aux sonorités bibliques. Ce protestant (1557-1595) a été profondément marqué par le rapport qu’il entretient avec les textes sacrés, et par le tumulte personnel moral et social que sa conversion tardive au catholicisme a déclenché dans sa vie. On retrouve pleinement cette angoisse existentielle dans son poème. Dieu seul semble pouvoir lui venir en aide. « De Profundis, clamavi ad te, Domine⁷... ».

⁶ Notons au passage que ces poèmes ont peu inspiré le groupe (un seul retenu sur les dix-neuf travaillés : « Un Phénix »). Ces envolées encore très empreintes de néo-pétrarquisme seraient-elles démodées aux yeux de nos contemporains ?

⁷ « Des profondeurs, j’ai crié vers Toi, Seigneur »

La Mort et l'angoisse qu'elle inspire au poète sont encore très présentes dans l'*Ode* de Théophile de Viau (1590-1626). Protestant converti lui aussi, il prendra le parti de l'absurde à la différence de Jean de Sponde. Le monde renversé dans un « savant désordre » convient sans doute mieux à ce poète de cour, aussi connu comme auteur libertin.

Les Tragiques

J'ai veu le Reistre⁸ noir foudroier au travers
Les masures de France, et comme une tempeste
Emportant ce qu'il peut, ravager tout le reste :
Cet amas affamé nous fit à Mont-moreau⁹
Voir la nouvelle horreur d'un spectacle nouveau :
Nous vinsmes sur leurs pas une troupe lassee,
Que la terre portoit de nos pas harassee :
Là de mille maisons on ne trouva que feux,
Que charognes, que morts ou visages affreux :
La faim va devant moi, force que je la suive :
J'oi¹⁰ d'un gosier mourant une voix demi-vive,
Le cri me sert de guide, et fait voir à l'instant
D'un homme demi-mort le chef¹¹ se debattant,
Qui sur le seuil d'un huis¹² dissipoit sa cervelle,
Ce demi-vif la mort à son secours appelle
De sa mourante voix, cet esprit demi-mort
Disoit en son patois (langue de Perigord)
Si vous estes François, François, je vous adjure,
Donnez secours de mort, c'est l'aide la plus seure
Que j'espere de vous, le moyen de guerir :
Faictes-moy d'un bon coup, et promptement mourir,
Les Reistres m'ont tué par faute de viande¹³,
Ne pouvant n'y fournir ny ouir leur demande,
D'un coup de coutelas l'un deux m'a emporté
Ce bras que vous voyez près du lict à costé :
J'ai au travers du corps deux balles de pistolle.
Il suivit, en couppant d'un grand vent¹⁴ sa parole :
C'est peu de cas encor, et de pitié de nous,

⁸ L'auteur joue l'ambiguïté sémantique entre le « Reiter » (chevalier en allemand) et le « Reistre » (assimilé à un mercenaire). Le « Reistre noir » symbolise donc ici le troisième cavalier de l'Apocalypse de Jean, celui qui monte le Cheval Noir.

⁹ C'est pendant la troisième guerre de religion, à l'été 1569, au retour d'une expédition dans le Fronsadais (au Nord de la Gironde), que d'Aubigné fut témoin du spectacle qu'il décrit ici. Il a alors dix-huit ans.

¹⁰ Du verbe « oïr » : entendre.

¹¹ La tête.

¹² Une porte.

¹³ Nourriture.

¹⁴ Le soupir de l'agonisant.

Ma femme en quelque lieu, grosse¹⁵, est morte de coups
Il y a quatre jours qu'aïans esté en fuite,
Chassez à la minuict, sans qu'il nous fust licite
De sauver nos enfans liez en leurs berceaux¹⁶,
Leurs cris nous appelloient, et entre ces bourreaux,
Pensans les secourir nous perdismes la vie :
Helas ! si vous avez encore quelque envie
De voir plus de mal-heur, vous verrez là dedans
Le massacre piteux¹⁷ de nos petits enfans.

THÉODORE AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Les Tragiques (1616) Chant 1

¹⁵ Enceinte.

¹⁶ À cette époque, les enfants étaient attachés dans leur berceau pour prévenir chutes et accidents.

¹⁷ Digne de pitié, pitoyable.

Tout s'enfle contre moi¹⁸

Tout s'enfle contre moi, tout m'assaut, tout me tente,
Et le Monde et la Chair, et l'Ange révolté¹⁹,
Dont l'onde, dont l'effort, dont le charme inventé²⁰
Et m'abîme, Seigneur, et m'ébranle, et m'enchante.

Quelle nef²¹, quel appui, quelle oreille dormante²²,
Sans péril, sans tomber, et sans être enchanté,
Me donras-tu ? Ton Temple où vit la Sainteté,
Ton invincible main, et ta voix si constante ?

Et quoi ? Mon Dieu, je sens combattre maintes fois
Encor avec ton Temple, et ta main, et ta voix,
Cet Ange révolté, cette Chair²³, et ce Monde.

Mais ton Temple pourtant, ta main, ta voix sera
La nef, l'appui, l'oreille, où ce charme perdra,
Où mourra cet effort, où se rompra cette onde.

JEAN DE SPONDE

Essay de quelques poèmes chrétiens (1588)
« Sonnets de la mort »

¹⁸ Sonnet en vers rapportés dont la technique rappelle ceux de Jodelle. Elle consiste à établir des rapports verticaux entre les mots de chaque strophe qui de ce fait ne font plus seulement partie de l'ordre linéaire. Dans le poème *Comme un qui s'est perdu dans la forest profonde* de Jodelle (dans CHAUCHEAU Jean-Pierre, GROS Gérard, MÉNAGER Daniel, *Anthologie de la poésie française*. Paris : Gallimard 2000, Bibliothèque de la Pléiade), on trouve un bon exemple de sa virtuosité :

Moy donc qui ay tout tel en vostre absence esté,
J'oublie en renvoyant vostre heureuse clarté
Forest, tourmente, et nuict, nuict, longue, orageuse, et noire.

¹⁹ Lucifer, l'ange déchu, car révolté contre Dieu.

²⁰ Artifice enchanteur, ensorcellement.

²¹ Polysémie du mot nef qui désigne à la fois le navire et la partie d'une église allant du portail à la croisée du transept entre les deux murs latéraux. Nous retrouvons le mot au vers 13.

²² « Il faut au chrétien une oreille dormante pour résister à la voix des sirènes de ce monde. » CHAUCHEAU Jean-Pierre, GROS Gérard, MÉNAGER Daniel, *op. cit.* p. 1414.

²³ Le Mal.

Ode

Un Corbeau devant moi croasse,
Une ombre offusque²⁴ mes regards,
Deux belettes et deux renards
Traversent l'endroit où je passe :
Les pieds faillent à mon cheval,
Mon laquais tombe du haut mal²⁵,
J'entends craqueter le tonnerre,
Un esprit se présente à moi,
J'ois Charon²⁶ qui m'appelle à soi,
Je vois le centre de la terre.

Ce ruisseau remonte en sa source,
Un boeuf²⁷ gravit sur un clocher,
Le sang coule de ce rocher,
Un aspic s'accouple d'une ourse,
Sur le haut d'une vieille tour
Un serpent déchire un vautour,
Le feu brûle dedans la glace,
Le Soleil est devenu noir²⁸.
Je vois la Lune qui va choir,
Cet arbre est sorti de sa place.

THÉOPHILE DE VIAU

Œuvres, Paris (1621)

²⁴ Obscurcit, voile

²⁵ Le terme désigne l'épilepsie, à l'époque.

²⁶ Le nautonier (ou nocher) des Enfers, qui transportait sur sa barque les ombres errantes des défunts (moyennant péage) à travers le Styx vers le séjour des morts.

²⁷ Cette « vision onirique », ainsi que d'autres dans cette strophe (l'aspic s'accouplant avec une ourse, le serpent déchirant le vautour, le feu qui brûle dans la glace), sont annoncées par les présages funestes de la première strophe. Cela rappelle le « savant désordre » des tableaux de Jérôme Bosch, dont Roger Caillois disait : « Cet univers apparaît si bien inversé, disloqué, brouillé comme puzzle après brassage des pièces, que l'insolite n'y a plus de place, parce qu'il est partout. »

²⁸ Éclipse ou fin du monde ?

Un Phénix

Augmentez mes tourments, faites languir mon âme,
Joignez votre mépris aux rigueurs de mon sort,
Au lieu de votre objet²⁹ faites-moi voir la mort,
Et trempez de poison la flèche³⁰ qui m'étonne³¹.

Soyez sourde à mes cris lorsque je vous réclame,
Me remplissant de crainte au lieu de réconfort,
Émouvez³² la tempête et m'éloignez du port³³,
Opposez votre glace à l'ardeur qui m'enflamme,

Ces langueurs, ces dédains que l'on me voit pâtre,
Ne pourront de mon cœur votre amour divertir³⁴,
Ni moins de mes désirs faire tomber les ailes³⁵.

Comme vous surpassez les autres en beauté,
Je veux être un Phénix entre les plus fidèles,
Malgré le sort, l'envie et votre cruauté.

SIMÉON-GUILLAUME DE LA ROQUE

Les Amours de Narsize (1609)

²⁹ De vous-même.

³⁰ De Cupidon, Dieu de l'amour.

³¹ Etourdit. Ce vers est très surprenant par son irrégularité (pas de rime).

³² Déclenchez.

³³ Une des nombreuses métaphores « pétrarquistes » du poème.

³⁴ Détourner.

³⁵ Celles de l'oiseau Phénix qui donne son nom au poème : oiseau mythique à la longévité fabuleuse, puisqu'il renaît de ses cendres, le Phénix, « attesté » par de nombreux auteurs de l'Antiquité sera exploité dans de très nombreux textes traitant d'alchimie, de religion ou de poésie.

Je meurs, ô doux baiser

Je meurs, ô doux baisers, et sens dedans mon âme
Éteindre mon amour, brandon³⁶ après brandon,
Et prête de voler sur le bord où Charon³⁷
Blesse le sein des eaux de son ancienne rame.

Et puis je sens encore, en vous baisant³⁸, Madame,
Dé mes terribles maux la douce guérison,
Ne baisant plus, je meurs, puis en votre giron
Rebaisant je sens bien revivre et cœur et l'âme.

Ô bouche guérissant et ensemble meurtrière,
Tu me remplis le sein d'haleine douce et fière,
En guérissant je meurs³⁹, qu'est-ce que j'entreprends ?

Mon mal m'était plus doux que ma santé mortelle,
Opsilles⁴⁰ qui sucez où mordent les serpents,
Ma peine en guérissant toujours se renouvelle.

CHRISTOFLE DE BEAUJEU

Amours (1589)

³⁶ Au sens propre : tison enflammé servant à éclairer ou à mettre le feu.

³⁷ Voir note 26 p.118

³⁸ Embrassant.

³⁹ Au fil de son poème, Christofle de Beaujeu revisite l'antithèse symbolique « guérison/mort », une des figures majeures du pétrarquisme et de ses avatars.

⁴⁰ Malgré toutes nos recherches, il nous a été impossible de découvrir le sens de ce mot.

Annexe : Le massacre de la Saint-Barthélemy



DUBOIS, François. Détail du tableau *Le massacre de la Saint-Barthélemy*.⁴¹ (1576-1584)

Comme le « Je » porte « témoignage », ce tableau de François Dubois représentant le massacre de la Saint-Barthélemy atteste les horreurs des conflits sanglants entre Protestants et Catholiques.

⁴¹ *Memo. Voyagez à travers de l'histoire* [en ligne].
http://www.memo.fr/article.asp?ID=MOD_GRE_005. Consulté le 9 décembre 2008

